Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 28 (1890)

Heft: 20

Artikel: Le langage des gants

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-191696

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

la fièvre sans doute, d'en faire un religieux, moine ou dominicain.

- Oh!
- Il paraît cependant, qu'en mourant, l'oncle, qui était un homme sensé, le releva de son vœu; mais à cette époque Bénédict ne s'effrayait pas du tout de la perspective. Cela provenait sans doute de sa vie antérieure. Depuis, et bien qu'il ait toujours un caractère sérieux, il a dù forcément changer de vie...
- Et ce qui était son idée alors, ne l'est peut-être plus aujourd'hui?
- Justement. Selon moi, le pauvre garçon lutte. J'ai essayé, mais vainement, de l'interroger lorsque je le voyais triste jusqu'à l'accablement, et je suis convaincu que sa promesse doit lui peser. Croirais-tu que sa mère la lui fit renouveler à son lit de mort ?... Il est vrai que l'oncle, qui mourut après elle, l'absolva à l'avance, comme je te le disais tout à l'heure. Il n'en est pas moins vrai qu'il abandonnera le monde d'ici peu, à moins me...
 - A moins que...
- Il se fasse un scrupule de revêtir la robe des religieux, sans en avoir réellement la vocation.
- En attendant c'est ton pépiniériste qui épouse Danielle?
- Eh oui! répondit Mosette avec un soupir, j'agis pour le mieux. Il est riche, il aime ma fille.
- Et ta fille l'aime?
- On ne sait jamais que penser avec les petites filles. Enfin, elle l'aimera.
- Comment! m'écriai-je, elle l'aimera? Et maintenant?
- Oh! maintenant elle ne dit rien. Nielle st obéissante et confiante. Elle sait bien que nous n'avons d'autre but que son bonheur.
- Encore es-tu certain qu'elle n'ait point d'autre idéal que le fiancé choisi par toi?

Mosette réfléchit un instant.

- Je crois bien, répondit-il franchement, que si ce grand benêt de Bénédict...
- Ah baste!
- Oui... Mais que veux-tu? il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher. Ma petite Nielle est très raisonnable, elle a chassé un rêve mi ne pouvait devenir une réalité et elle a accepté Hector Grébin pour mari.
- Ce qui fait, dis je en riant, que tout est pour le mieux dans le meilleur des mon-

Nous parlâmes encore, mais de choses et lautres, et très longtemps, n'ayant pu, de loute la journée, causer intimément. Maintenant nous nous dédommagions. Et puis, il faisait bon rester ainsi, après ce repas copieux, les croisées grandes ouvertes, dans l'ombre de la chambre, avec le vent attiédi qui pénétrait et qui, au dehors, secouait doucement les branches et les plantes.

Voici que tout à coup, traversant le calme de la nuit, un sanglot arriva jusqu'à nous. Mosette se leva soudain et s'approchant de la fenêtre il se pencha et écouta.

- Tiens! fit-il à voix basse, regarde... Ne vois-tu rien, là... contre le massif?

Je me penchai aussi et je sondai comme lui, du regard, le fouillis de branchettes. Aussitôt une ombre s'allongea dans l'allée qu'un rayon de lune éclairait, et disparut si brusquement que nous aurions pu nous croire le jouet d'une hallucination si, à quelques pas plus loin, cette ombre ne se fût dessinée plus nettement.

— Qui cela peut-il être ? demanda Mosette. En mais! continua t-il avec étonnement, c'est Bénédict... oui! Il rentre dans sa chambre après un tour de jardin. Il était triste à table, il pleure maintenant, il faudra que je sache ce qu'il a. Singulier garçon, tout de même!

Ai-je dit que Bénédict couchait chez Mosette ce soir-là? Il arrivait de Vernaise et ne pouvait repartir que le lendemain, tout moyen de locomotion cessant à Arcade dès dix heures, et notre ami l'avait conduit jusqu'à sa chambre, au rez-de-chaussée, avant de m'accompagner à la mienne.

(La fin au prochain numéro.)

Le langage des gants.

Voici quelques indications sur le langage des gants, usité entre amoureux dans la société anglaise.

Un « oui » se dit en laissant tomber un de ses gants.

On les roule dans la main droite pour dire « non. »

Si l'on veut faire entendre que l'on est indifférente, on dégante à demi la main gauche.

Pour indiquer que l'on désire être suivie, on se frappe l'épaule gauche de ses gants.

« Je ne vous aime plus du tout, » se prononce en se donnant de petits coups sur le menton.

Pour «je vous hais, » on retourne ses gants à l'envers.

« Je souhaiterais d'être près de vous, » se dit en lissant gentiment ses gants.

Pour demander si l'on est aimée, on gante la main gauche en laissant le pouce à découvert.

Si l'on veut faire ce charmant aveu : « Je vous aime, » on laisse tomber les deux gants à la fois.

Pour mettre en garde: « Soyez attentif, on nous observe, » on tourne ses gants autour de ses doigts.

Si l'on veut témoigner que l'on est fâchée, on frappe de ses gants le dessus de sa main; furieuse, on les éloigne, etc. etc.

On assure que « le langage des gants » a été inventé par une jeune et ravissante amoureuse, qui l'a généreusement enseigné à toutes ses amies.

A l'heure qu'il est, il n'y a pas une seule youg lady qui ne le connaisse.

On mâidzo bin refé.

Stosse sè passâvè dào teimps dâi pétâirus à bassinet, que y'a dza onna vouarba.

On mâidzo dè pè Lozena, qu'étâi on tot fin po rabistoquâ onna tsamba trossâïe âo bin on bré rontu, et mémameint po vo déchicotâ to vi se y'avâi oquiè à fotemassi per dedein la carcasse, étâi gaillâ recriâ pè lè z'estraupiâ qu'avont

prâo mounïa, kâ po bon mâidzo, n'y a pas! l'étâi bon mâidzo; mâ lo bougro étâi tchai qu'on diastro, pî trâo, po sè consurtachons, et l'étâi tant avâro que n'arâi pas rabattu onna demi-batz su on compto dè quatro louis.

On dzo, ye reçai onna lettra iô on lâi marquâvè diéro démandérâi po allà férè on opérachon dâo coté dè Mâodon à n'on certain Djan Retoo, qu'étâi soi-disant âo bet. Lo mâidzo repond que po allâ tanquiè lé lâi poivè pas allà à mein dè 25 louis, don quatro ceints francs.

Quatro ceints francs! ma fài cein fasâi onna somma, vu que l'étâi dâi francs dè dix batz, et Djan Retoo fe repondrè que l'étâi trâo tchai et que l'offressâi dou ceints francs.

Lo mâidzo rumine on bocon l'affére et se peinse qu'on iadzo à Mâodon lâi arâi petétre moïan de gâgni onco onna bouna dzornâ avoué le malâdo de per lé, mâ que ne volliave pas se conteinta dâi dou ceints francs à Djan Retoo, et lâi repond que l'âodrâi po trâi ceints francs, mâ pas po on crutz de mein, et que se cé prix ne convegnai pas, n'iavai pas fauta de lâi récrire.

On lài repond dè pi veni, et lo leindéman matin, lo mâidzo montè dein la diligence et tracè pè Savegny contrè Mâodon.

Arrevâ dein la capitâla dè la Brouïe, trâovè ein décheindeint dè la cariole dou paysans tristo coumeint dâi portès de preson que lâi diont que Djan Retoo étâi moo et que n'iavâi pas fauta dé férè l'opérachon; mâ que lâi volliâvont tot parâi reimborsâ cein que l'avâi payi po la diligence. Ma fâi lo mâidzo que comptâvê su lè trâi ceints francs, étâi furieux et vollie démandâ oquiè dè plie; mâ lè z'autro, qu'étont dâi fins greliets, l'einvoyiront sè férè fotografiyî ein lâi deseint que du que ne fasâi pas l'opérachon, n'avâi rein à reclliamâ.

Lo mâidzo ne vollie pas sè tsermailli âo mâitein dè la tserrâire, per dévant lo mondo, et l'allà démandà à lodzi dein on cabaret, kâ on étâi dévai lo né et n'iavâi pas moïan dè remôdâ lo mémo dzo contrè l'hôtô.

Quand lè malado dè pè Maodon suront que lo maidzo dè Lozena étài perquie, profitaront de l'alla consurta et l'ein eut onna bouna impartià à soigni lo leindéman

Quand vollie reparti po Lozena et que vollie remontà sur la diligence, lè dou paysans qu'avont fé état d'étrè tant tristo le dzo que l'étâi arrevâ, sè trouviront quie; mâ diabe lo pas que l'étiont mé tristo, ye rizont dein lào barbès que dâi sorciers, et ion dè leu s'approutsè dâo mâidzo à l'avi que l'eintrè dein la pousta, et lài fâ:

- Djan Retoo n'est pas moo.
- Coumeint, n'est pas moo!
- Et na.